
L'EGALITE

Revue Politique et Littéraire

*Placer au-dessus de toute préoccupation personnelle
le souci de la sincérité et de la justice. (Cte d'Haussouville)*

Editeur et Rédacteur en chef, WILFRID GASCON



L'ILE DE FER Enfouissant ses mains dans la braise

L'ÉGALITÉ

Revue Politique et Littéraire illustrée.

Editeur-propriétaire : WILFRID GASCON,
Saint-Jérôme (Terrebonne) P. Q.

A l'avenir, l'abonnement à l' "ÉGALITÉ" sera renouvelable tous les trois mois au prix uniforme de 25c. tsut dans le Canada, prime comprise. Les abonnés en dehors de St-Jérôme devront joindre à leur demande 5 CENTS pour frais d'expédition de la prime

Au mois, 10 cts par mois; la prime est envoyée avec le reçu du troisième mois.

L'ouvrage que nous donnons en prime se vend 20 et 25 cents en Amérique, chez tous les libraires. Le coût de l'abonnement à la revue se trouve donc entièrement compensé.

On peut se procurer tous les numéros de diverses séries du Panorama en nous envoyant, chaque semaine, le COUPON-PRIME accompagné de 15 cts en argent (ou en timbres).

MM. HAMEL & VERRET, de la rue Saint-Joseph, 133, à Québec, sont nos représentants pour la vieille capitale et pour Lévis. C'est à eux seuls qu'il faut s'adresser pour toutes affaires concernant les abonnements, les annonces, etc.

TARDIVEL PINCE

Le pontife de la *Vérité* ayant, à propos d'une scène de désordre qui se serait produite quelque part en Virginie, rendu un oracle entaché d'injustice et de fausseté, a reçu de l'abbé Paquin, curé d'Elm Grove W.-V. une leçon méritée sous forme d'une longue épître parue dans la *Presse* de samedi dernier. C'est à lire. En voici le commencement :

M. le directeur de la *Presse*.

La *Vérité*, de Québec, dans son numéro du 27 novembre, fait les remarques suivantes à propos d'une échauffourée qui eut lieu dans un coin ignoré de la Virginie Occidentale :

" Dans toute cette région de la Virginie, du Kentucky et du Tennessee, nous dit le "Catholic Universe", de Cleveland, où le protestantisme est à peu près la seule religion connue, les scènes de ce genre sont fréquentes. Les montagnards se rendent aux églises armés de carabines et de revolvers et y vident souvent leurs querelles à coups de feu. Les ministres eux-mêmes parfois, prennent part, aux combats.

" Comme on le voit, la civilisation dans cette contrée n'est pas très avancée "

Ceci est faux, injuste et injurieux pour la population de la Virginie en général, insultant pour les catholiques, en particulier, qui, grâce à Dieu, font connaître la religion très avantageusement sur tous les points de l'Etat. La *Vérité* n'est peut-être pas aussi à blâmer que le "Catholic Universe", qu'elle reproduit; mais il me semble qu'avant d'ajouter son grain de sel à la dose de moutarde rance que le journal de Cleveland jette bien mal à-propos à la face de la population virginienne, un brin de perquisition n'eût pas été hors de saison pour la "Vérité", qui a pour habitude de se renseigner et envoie même, au besoin, son directeur jusqu'en Europe, pour lui fournir l'occasion de voir clair.

Dans la suite de sa lettre M. le curé passe en revue toutes les institutions catholiques de l'état, cathédrale, églises, couvents, hôpitaux, pensionnats, écoles, etc.,

" Et l'on vient dire, s'écrie le prêtre indigné, que le protestantisme est à peu près la seule religion connue dans la Virginie !

Mais Tardivel dit mieux que ça : il affirme sur le ton doctoral qui lui est habituel, que la civilisation dans cette contrée n'est pas très avancée !

Nous comprenons l'indignation de M. l'abbé. Enfin, tant pis pour l'infailibilité du chef de la p'tite Église.

La nouvelle loi de l'instruction publique

Le « Herald », de Montréal, a publié, l'autre jour, des renseignements d'un caractère officiel sur le contenu du projet de loi que l'honorable M. Robidoux doit bientôt présenter aux chambres en sa qualité de ministre futur de l'instruction publique.

Le correspondant politique de la « Presse », à Québec, a démenti sur plusieurs points, vendredi dernier, les soi-disant informations de source officielle du journal anglais. Le Herald en aurait trop avancé d'une part, et, par contre, il aurait ignoré certaines résolutions très importantes qui feront partie du bill.

La « Presse » nie que le gouvernement ait l'intention de s'occuper pendant cette session du traitement des institutrices; il ne recommandera pas non plus la révision du plan de répartition des fonds scolaires, ni l'imposition aux instituteurs et institutrices de l'obligation de suivre les cours d'une école normale. C'est pourtant ce qu'affirmait le « Herald ». Mais il paraît que c'est inexact.

Par contre, dit le correspondant de la « Presse », voici les nouveautés que contiendra la loi de l'instruction publique sur lesquelles le Herald est resté muet :

1o Uniformité des livres d'écoles par municipalité scolaire ou par district, suivant le cas :

3o Faculté laissée aux commissions scolaires de déclarer l'instruction obligatoire dans la municipalité sous leur contrôle.

Ajoutons à cela :

3o L'organisation (déjà commencée) d'une commission unique d'examen pour les instituteurs et institutrices laïques.

Voilà avec la reconstitution du ministère d'éducation aboli en 1876, les seuls changements sérieux qui seront faits dans l'instruction publique.

C'est maigre, mais ça nous suffit pour le moment. On verra plus tard ce que pourra ce ministre de l'instruction publique.

On verra si c'est la main qui dirige, ou si c'est l'instrument qu'on pousse.

En attendant, nous nous réjouissons, sur la foi du correspondant de la « Presse », de ce que le gouvernement établisse l'uniformité des livres dans les conditions que nous avons nous-mêmes recommandées, c'est-à-dire en tenant compte des goûts et des besoins particuliers aux différentes parties de la province.

Nous n'avons pas l'outrecuidance de penser que le gouvernement s'est appuyé uniquement sur les prétentions que nous avons soutenues dans notre deuxième numéro, le 6 septembre dernier, contre l'uniformité absolue des livres d'écoles, pour décréter cette uniformité dans les conditions recommandées par nous à cette époque. Mais nous sommes satisfait de constater que notre manière de voir a mérité non seulement l'attention du cabinet libéral mais son adhésion complète.

Nous avons prétendu, et nous le croyons encore, que l'uniformité absolue des livres classiques est un système par trop centralisateur qui paralysera l'initiative privée, étouffera l'éclosion des talents, empêchera toute émulation et, comme conséquence, coupera les ailes au progrès. Quant à vos concours, nous n'en voulons pour rien. Ce sera une nouvelle machine à bascule maniable au moyen de ficelles et d'influences.

L'uniformité des livres, nous en sommes, mais à condition que vous laissiez le soin de l'établir dans les municipalités scolaires aux commissions scolaires puisque vous les maintenez. La ville de Montréal choisira elle-même les livres de ses écoles, Québec en fera autant, etc. Et dans les campagnes, qui empêchera que les commissaires d'écoles de la ville ou du village s'entendent avec ceux de la paroisse pour choisir les mêmes livres classiques ? Qui empêchera, aussi, les paroisses de tout un comté d'adopter pour leurs écoles les livres employés dans les écoles du chef-lieu ?

Nous avons été et nous sommes encore seul à envisager la question sous cet aspect. Les journaux cléricals et conservateurs, les organes du clergé s'opposent absolument à toute uniformité, les premiers

PARAIT LES NENUPHARS





JOIES ENFANTINES

par principe rétrogrades, les autres pour les mêmes motifs et, en plus, par intérêt. Les journaux libéraux et progressistes réclament à cors et à cris l'uniformité générale, absolue des livres scolaires : une grammaire, une histoire, une géographie.

Nous sommes désolé de n'être point de cette opinion. En notre qualité d'ancien instituteur, nous repoussons énergiquement ce système. Et nous avons dit pourquoi ; inutile d'y revenir.

Que les représentants du peuple décrètent l'uniformité des livres en obligeant chaque commission scolaire à choisir une série de livres unique pour toutes les écoles publiques sous leur contrôle, que ces écoles soient dirigées par des laïques ou par des religieux. Les congrégations qui ne voudront point se soumettre à la loi seront libres d'ouvrir des institutions indépendantes où elles emploieront les livres qu'elles voudront. Mais qu'aucune congrégation qui enseigne dans les écoles publiques n'ait le privilège de se soustraire à l'uniformité, ou nous serons des avachis de calibre inconnu jusqu'ici.

Si le gouvernement craint que des livres inférieurs soient choisis par quelques commissions scolaires, qu'il se fasse donner par la chambre le droit d'approuver ou de rejeter, suivant le cas, le choix fait par les commissaires.

M. TARTE

Excommunié par la "Verite"

Après avoir affirmé que le crime de Sant-Canut avait dû être littéralement tramé en enfer, le Jupiter de la "Vérité" devait faire porter le poids de son courroux sur quelqu'un. Il a attrapé M. Tarte, auquel il consacre deux colonnes de sévères réprimandes, d'objurgations violentes.

Le 15 novembre dernier M. Tarte prononçait un discours à Toronto. C'est ce discours qui a brassé si fort la bile à Tardivel. M. Tarte avait exprimé l'opinion que les Canadiens de toutes origines dus-

sent, pour arriver à l'unité nationale, faire l'éducation de leurs enfants dans les mêmes écoles ; travailler et vivre ensemble, s'aimer et s'entraider en vrais chrétiens. Et, aussi vrai qu'il y a une Providence qui veille sur nous, ajoutait M. Tarte, le Seigneur des nations, le Maître suprême étendra sur nous sa main pleine de bénédictions.

C'en était trop pour l'orthodoxie de M. Tardivel, surnommé Pistolet. Le saint homme éclata.

"Ce qui est vraiment odieux dans ces paroles, dit-il, c'est l'attaque à peine déguisée contre l'archevêque de Kingston.

"Ce qui est plus odieux encore, c'est l'attaque ouverte contre les écoles séparées pour les catholiques.

"M. Tarte, dans son discours de Toronto, enseigne carrément que la véritable école dont nous avons besoin, c'est l'école mixte."

En voilà bien d'une autre ! M. Tardivel peut-il se vanter d'en avoir lui-même jamais attaqué ni combattu, d'évêque, lui qui, un jour, poussé à bout, déclarait qu'on pouvait et qu'on devait parfois différer d'opinion avec un évêque, même dans les questions dogmatiques ?

Si M. Tarte est si coupable d'avoir prêché en termes émus et sincères la fraternité, l'union et la paix aux deux races qui se partagent le Canada, qu'est-ce que vous direz donc des chanoines de la cathédrale de Chicago qui ont déclaré que le mandement de Mgr Cleary est des plus étroits dans ce siècle de lumières et qu'il ne servira pas de règle pour l'Eglise ?

Qu'est-ce que vous direz aussi de l'archevêque de Chicago lui-même qui permet, non-seulement aux catholiques laïcs de son diocèse, mais à ses prêtres de chanter aux offices des protestants et jusque dans les synagogues juives ?

Qu'est-ce que la "Vérité" dira de l'abbé McGlynn qui a prononcé un discours sur le cercueil d'Henry George dans une église anglicane à New-York ? Fera-t-elle la leçon à Mgr Corrigan qui souffre de si graves manquements à la doctrine, au grand scandale des ultramontés ?



L'ILE DE FEU — Enfouçant ses mains dans la braise.

L'île de feu

4

PAR

CAMILLE DEBANS

(Suite)

V

Après une heure de recherches, il trouva des traces fraîches, l'herbe foulée, de petites branches brisées, et ça et là un buisson dont le feuillage avait été dérangé. C'en était assez ; c'en était trop pour cet homme aux instincts de bourreau.

Il entraîna ses quatre soldats dans le sentier qu'avait pris Alfonso. Heureusement la nuit vint, et nos chasseurs d'homme furent obligés de camper.

Avant le lever du soleil, le métis, impatient, partit seul dans la direction indiquée par des traces de plus en plus visibles ; car, à mesure que la forêt devenait plus épaisse, Alfonso avait dû, pour passer, briser plus d'arbustes et abattre davantage les hautes herbes.

Emporté par son ardeur, le sous-officier prit une avance énorme sur ses hommes et arriva à l'endroit où Alfonso s'était arrêté. Ah ! s'il avait su que son gibier dormait à 20 mètres au-dessus de sa tête.

Mais le fugitif pour atteindre son hamac, avait fait environ 75 à 100 mètres sur des troncs d'arbres abattus, à l'écorce desquels il n'avait naturellement pas laissé d'empreintes ; en sorte que le métis s'était arrêté à son tour, comme un chien qui a perdu la voie, flairant, écoutant, regardant, et se doutant bien que celui qu'il cherchait devait être blotti à quelques pas de là.

Trop habitué aux forêts vierges et aux ruses de guerre des coureurs des bois pour se donner la peine de chercher la retraite d'Alfonso, qui pouvait être en mille endroits également introuvables, le sous-officier imagina de tirer un coup de fusil en l'air, se disant avec raison que

Baço fut-il à deux cents pas, le croirait tiré à quelques mètres de lui, à cause de la puissance de répercussion des bois. C'était parfaitement conclu, d'autant mieux que le fugitif, encore endormi, fut réveillé en sursaut, et pouvait, dans un premier moment d'épouvante, commettre l'imprudence de se montrer.

Mais Baço avait compris la ruse de ce misérable et demeurait immobile. Cependant il fallait prendre un parti. Le métis ne devait pas être seul, et si sa troupe arrivait auprès de lui, ce n'était plus un ennemi qu'il fallait combattre, mais deux, mais dix, mais vingt peut-être, car Alfonso ne pouvait savoir si toute la garnison de Salem n'était pas à ses trousses.

Il pensait à tout cela en observant l'argentin.

Celui-ci paraissait perdre l'espoir et se décider à attendre, car il s'appuya contre un arbre et fit mine de recharger son fusil.

Ce fut un trait de lumière pour le fugitif. Il avait, lui, un coup de feu à tirer, car il ne s'était pas dessaisi du fusil avec lequel il avait monté sa garde une minute avant son évasion, et le métis, s'il perdait du temps, ne pourrait jamais l'atteindre.

Prenant alors toutes ses précautions plaçant son arme en bandoulière, après avoir bu une gorgée d'eau-de-vie, Alfonso se suspendit à une forte branche dont le feuillage ombrageait son lit, et, avec une agilité de singe, il sauta de rameau en rameau jusqu'au passage qu'il avait exploré et préparé la veille.

Cela ne fut pas accompli on s'en doute bien, sans que le silence des bois eût été troublé, aussi peu que ce soit.

L'oreille du métis saisit un léger froissement de feuillage. Il se redressa sans continuer à charger son fusil, et regarda vivement du côté où le bruit s'était fait entendre. Il vit alors distinctement Alfonso passer d'un arbre à l'autre, puis disparaître derrière une sorte de palissade naturelle formée par d'immenses buissons aux épines géantes.

Il s'élança à la poursuite du fugitif et, pour mieux l'atteindre en madré sauvage qu'il était grimpa sur le pont de lianes afin de suivre le

même chemin que Baçao, plutôt que d'aller se heurter aux impénétrables buissons qui se dressaient entre lui et son gibier.

Il était agile, aussi, ce terrible homme, et en un clin d'œil, avec une sûreté que n'avait pas Alfonso, il eut deviné pris et parcouru le passage préparé par ce dernier. Mais ici encore il ne trouva plus de traces du fugitif. Seulement, il entendait, de temps en temps, et à sa droite, quelques craquements qui indiquaient la situation d'Alfonso. Celui-ci, évidemment, cherchait à se rapprocher du fleuve, pour essayer de fuir à la nage.

Le métis alors eut bientôt pris son parti. Il se résolut à poursuivre Baçao par le haut de la forêt, puisque le bas était impraticable. Rien, en effet, n'était plus facile que de marcher vers un but en passant d'une branche à l'autre.

Il monta sur un ébénier, de là au sommet d'un chêne gigantesque, et suivant le condamné à mort qu'il ne voyait pas, mais dont il entendait la fuite, cet acharné, sûr désormais du succès, jugea que ce n'était plus pour lui qu'une question de temps.

Alfonso, devenant habile, glissait comme un reptile à travers les arbres, ne passant guère que dans les branches les plus touffues. D'une main il tenait son fusil, maintenant prêt à s'en servir contre le tigre à face humaine qui le chassait.

Tout à coup, Baçao qui fuyait aussi par le haut de la forêt, poussa malgré lui un cri de désespoir. Il était devant une clairière, étroite à la vérité, mais il y avait solution de rapprochement entre les arbres. Le seul moyen était de tourner l'obstacle. Il prit à gauche, se hâtant le plus possible, lorsqu'il se trouva face à face avec le métis. Celui-ci était à vingt pas, debout, sur un tronc énorme.

À l'aspect du condamné à mort, dont la tête apparut la première dans le feuillage, l'Argentin poussa un éclat de rire sinistre qui ressemblait à un rugissement. Mais cette joie féroce ne fut que de courte durée, car, en voyant Alfonso armé d'un fusil, ce qu'il ne soupçonnait pas, ce drôle qui avait dans son âme toutes les ignominies d'un tourmenteur, pâlit et se prit à

trembler.

Dans sa hâte à poursuivre Baçao, il avait négligé de recharger son arme, et le condamné était maintenant debout sur une branche très large, adossé au tronc et couchant en joue le métis.

Ce dernier fit une prompte retraite et se blottit derrière son arbre. Alfonso eut un mouvement de générosité.

« Gregorio, lui cria-t-il, renonce à me poursuivre. Laisse-moi fuir, et tu vivras ; mais si tu ne me donnes pas ici ta parole d'honneur si tu ne jures pas par la Vierge que tu vas t'en retourner à Salem, je monte en une minute sur le haut de ce chêne, et de là je t'abattrais comme un perroquet aussitôt que tu sortiras de ta retraite. »

Il se fit un silence. Le métis réfléchissait.

« Jures-tu ? » s'écria d'une voix tremblante le condamné à mort.

— Je le jure ! répondit le métis.

— Sur ton honneur ?

— Sur mon honneur ?

— Et par la Vierge ?

— Par la Vierge !

— C'est bien, va-t'en, » dit Alfonso d'un ton calme et comme s'il eût complètement rassuré par ce dernier serment, lequel est rarement faussé par les Brésiliens du peuple.

L'Argentin alors sortit de sa cachette, et se montra à découvert devant Alfonso, dans la parole duquel il savait qu'on pouvait avoir confiance.

Ces deux hommes se regardèrent curieusement sans rien dire, et dans tout autre moment auraient eu de la peine à se reconnaître. La face et les mains déchirées par des ronces, les vêtements en lambeaux, les yeux brillants de fièvre, ils étaient hideux.

Alfonso se trouvait presque nu ; on voyait sur sa poitrine des gouttelettes de sang qui perlaient à chaque place où une épine s'était enfoncée. D'horribles moustiques jaunes et rouges, longs comme le petit doigt, bourdonnaient autour de lui et se collaient sur ses plaies vives dont ils décuplaient la souffrance. Sous leurs piqûres, la peau enflait terriblement et ils ne quittaient la figure du malheureux que pour s'abattre sur ses mains ou sur ses jambes endolories. Ses pieds presque nus, absolument couverts d'insectes, ne formaient qu'une enflure sanglante. Le métis n'était guère mieux partagé que lui. Cependant l'Argentin qui avait davantage l'habitude des grands bois, paraissait moins ensanglanté.

(à suivre)

La " Vérité " trouve odieux le fier et beau langage de M. Tarte ! Mais M. Tarte, en sa qualité de ministre dans le gouvernement du Canada, a pris la seule attitude compatible avec sa position officielle. Si le rédacteur de la " Vérité " tenait absolument à rompre une lance avec quelqu'un au sujet du fameux mandement, que ne s'est-il attaqué au clergé de Chicago et de New-York, contempteur de la doctrine chère au cœur sec de tous les Tardivels ?

Mais Tardivel n'est pas seulement un poltron, c'est aussi un fanatique. Ce qu'il trouve odieux pardessus tout dans le discours de M. Tarte, dit-il, c'est l'attaque ouverte contre les écoles séparées " pour les catholiques ". Remarquez bien : dénoncer les écoles séparées pour les protestants, ce n'est rien ; le grand mal c'est d'attaquer les écoles séparées catholiques, comme si la justice n'était pas la même pour tout le monde.

M. Tardivel parle aussi avec horreur des écoles nationales, et il a l'air de s'étonner qu'on songe à les établir dans le pays. Mais c'est là le premier article du programme des gouvernements libéraux de tous les pays du monde ! Un pays libre place ses écoles à la hauteur de ses institutions. Et, soyez tranquille, M. Tardivel, le Canada s'achemine rapidement vers l'émancipation, et ce n'est pas vous qui l'arrêterez dans la voie de la prospérité.

Ne tombez pas non plus en pamoison trop d'avance. Les écoles nationales seront décrétées par une chambre populaire composée d'hommes aussi moraux, aussi respectueux que vous des lois divines et humaines : et les générations qui en sortiront vaudront sans doute autant et peut-être mieux que celles d'aujourd'hui. Elles y auront appris à craindre la justice de Dieu et des hommes, à rendre grâce et hommage au Créateur pour toutes les beautés dont il a parsemé l'univers, à respecter le bien et la réputation d'autrui, à secourir son prochain, noir, blanc ou jaune, à concourir par ses forces ou par son talent à la prospérité nationale, au bonheur et à la paix de l'humanité.

Que M. Tardivel et ses croupiers en fas-

sent leur deuil : le Canada ne retournera pas en arrière ; il ne reprendra pas la route du passé.

Primes

Nous prions nos abonnés qui nous ont demandé les Nos. 5 ou 8 du Panorama-Salon de nous pardonner le retard que nous apportons à les servir. Depuis quelque temps l'éditeur du Panorama nous a fait quatre envois et pas un ne contenait les numéros en question. Nous avons écrit de nouveau, et si nos clients veulent bien faire preuve encore d'un peu de patience ils seront d'ici à la fin du mois servis à souhait.

Le langage "Un"

Conférence de M. Beaudry devant la Société Philanthropique de Montréal. (Suite).

Aujourd'hui, cette étude s'impose avec plus de rigueur encore, et ses bienfaits se sont beaucoup accrus. Il en sera encore de même pour des périodes qu'on ne saurait approximer, c'est-à-dire jusqu'à ce qu'ait été résolu le problème du langage " un. " La science n'a donc pas à regretter les travaux des différentes littératures, au contraire, elle a à les bénir. Mais ce qu'elle doit déplorer vivement, c'est qu'ils nous aient été imposés, eux et leur long cortège de maux dont la grandeur et la réalité ne sauraient mieux se prouver que par tout ce qui a été fait pour neutraliser leur action néfaste. Malheureusement, on a opéré à faux, on s'est attardé à des solutions sans efficacité de résultat. Les remèdes appliqués n'ont été que de faibles réactifs, le seul remède énergique, radical ayant été méconnu. Voilà surtout ce que la science doit déplorer vivement. Ce remède énergique, radical c'est l'unité de langage, proclamé par le progrès, œuvre certaine de l'évolution. Car, il est bon d'appuyer, le langage " un " n'est pas une étopie. Si l'on était tenté de céder au doute là-dessus, ce serait le cas

de rappeler cette parole d'un grand penseur qui dit que le mot utopie n'a pas de sens vrai. En effet, ce qui était utopie hier ne l'est plus aujourd'hui, et ce qui l'est aujourd'hui ne le sera plus demain. Avoir parlé de téléphone il y a trente ans seulement, c'eût été étopie, et néanmoins le téléphone est maintenant au nombre des réalités.

Or, il est bien regrettable qu'on s'attarde toujours à des demi-cures, en s'obstinant à l'emploi des drogues fausses, tandis que le remède vrai serait si simple, si pratique, si salutaire. Simple, pratique, salutaire, oui certes, mais à certaines conditions, cependant ; à condition d'éliminer toute violence, toute coercition et de faire intervenir, de la part des divers gouvernements, un traité pacifique d'adoption d'une seule langue pour le commerce, l'industrie, l'art, la technologie, la littérature, l'enseignement officiel, la politique, la diplomatie, les débats judiciaires et parlementaires ; à condition aussi de laisser liberté entière pour la culture de toute langue voulue par un groupe quelconque de la société. Ainsi, pour l'étude de ses monuments l'archéologie ne saurait se contenter d'une seule littérature ; de même les cultes religieux ne sauraient renoncer à la langue de leur rituel.

Un tel traité donnerait donc champ libre aux intérêts particuliers, tout en groupant ceux-ci pour le bénéfice général ; de plus il remédierait à tous les maux présents sans en créer un seul nouveau, pas même celui d'obliger les individus à l'étude d'au moins deux langues, tel qu'on pourrait le penser à première vue. En effet, c'est bien plutôt sous le système actuel que cette obligation existe, pour tout individu, de carrière même obscure : ici, par exemple, y a-t-il un seul commerçant canadien-français, si petit qu'il soit, qui puisse se passer de l'anglais ? Et souvent pour les carrières plus ou moins illustres, cette obligation se double et se triple. Tandis qu'avec l'unité de langage, cette obligation serait réduite à sa plus simple expression, à l'unité d'étude, à la seule connaissance de la langue adoptée, cette seule connaissance suffisant à tout et à tous, à l'industrie, à

l'art, à la politique, à l'écrivain, au voyageur, certain alors de trouver partout des frères dont il comprendrait la langue, au savant de toute catégorie, sûr de pouvoir prôner lui-même sa science, sans avoir à compter sur la traduction toujours aléatoire et souvent fautive de l'interprète. Et, ne l'oublions pas, resterait toujours liberté entière pour servir les spécialistes quelconques, tels les archéologues et les linguistes, et même pour servir les caprices des exigences puériles, tel l'attachement à la langue maternelle, mot sonore qui ne répond à rien de valable et dont la futilité se voit avec évidence dans le fait que souvent la langue de l'aïeul n'était pas celle du petit fils, et qu'il suffirait du délai de deux ou trois générations après le traité en question pour permettre à chaque enfant de dire : « Je parle et j'écris ma langue maternelle. »

PHILÉAS BEAUDRY.

(A suivre)

Le journal bleu d'Ottawa assure que « le Canada est une colonie dépendante de l'Angleterre et que ses relations avec les pays étrangers sont réglées par le gouvernement impérial ».

Livres, Journaux, Etc.

(Il sera rendu compte dans ce journal de tous les ouvrages dont on nous enverra un exemplaire.)

Le Samedi, 4 décembre 1897.—Frontispice : Un nouveau jouet.—Scènes de la vie réelle. Les cravates, Henri Lavedan. Le crime de Rawdon, 5 gravures.—Le duel d'Annibal, Auguste Marin—Modes parisiennes, une gravure.—Supplément. Retrouvée, nouvelle illustrée, Henri Tayel.—Romans-feuilletons : Le supplice d'une femme, Saltimbanque.—Musique : Le Spahi ; Madrigal.—36 gravures, le No. 5 cts.

POUR RIRE

Une invention

Si quelqu'un m'avait dit que je ferais une invention, j'aurais été bien étonné ! Et vous savez... pas une de ces petites inventions de rien du tout. Non... une invention sérieuse. Je ne dis pas que ce soit une de ces inventions qui bouleversent un siècle, non, mais !...

C'est drôle comme ça vous vient, une invention. Au moment où on s'y attend le moins ! C'est l'histoire de l'œuf de Christophe Colomb !

Colomb ne pensait pas plus à découvrir l'Amérique qu'à rien du tout. Voilà que ses yeux tombent sur un œuf dur. Alors il se dit... (Je me rappelle pas ce qu'il s'est dit, mais enfin, ça lui a donné l'idée de découvrir l'Amérique.)

Mon invention, à moi, ne m'est pas venue comme ça. Il n'y a pas d'œuf dur dans la miennne. Je ne pose pas, moi ! Je n'ai pas un esprit en coup de foudre, mais j'ai de la logique, une logique serrée, une de ces logiques... serrées !

Voilà comment je l'ai trouvée, mon invention :

Il pleuvait à verse, une de ces pluies ! Ah ! quel joli temps ! Auprès de ce temps-là, le déluge universel aurait pu être considéré comme de la sécheresse. Justement j'avais une course pressée. Je me trouvais sous les arcades de la rue Rivoli, et je me disais :

— Quel dommage que toutes les rues de Paris ne soient pas bâties comme la rue de Rivoli ! On s'en irait au sec, sous les arcades, où l'on voudrait. Ce serait charmant. Si j'étais le gouvernement, je forcerais les propriétaires à bâtir leurs maisons avec des arcades.

Ce ne serait peut-être pas libéral. Non, pas d'arcades, mais qui est-ce empêcherait les boutiquiers de tendre devant leurs boutiques des toiles qui abriteraient les passants ?

La chambre ferait une loi pour forcer les commerçants à dresser des tentes pendant la pluie.

Puis, tout à coup, vous me suivez bien, n'est-ce pas ? je vais vous faire assister (Solennel) à la genèse de mon idée, je me suis dit : Mais pourquoi chaque citoyen n'aurait-il pas sa petite tente à lui ? Une petite toile soutenue par des bâtons légers, des bambous, par exemple, qu'on porterait soi-même, au-dessus de sa tête, pour se garantir de la pluie ?

Mon invention était faite ! Il ne restait plus qu'à la rendre pratique.

Voilà ce que j'ai imaginé : Figurez-vous une étoffe : soie, alpaga, ce que vous voudrez, taillée en rond et tendue sur des tiges en baleine. Toutes ces tiges sont réunies au centre, autour d'un petit rond de métal qui glisse le long d'un bâton, comme qui dirait une canne.

Quand il ne pleut pas, les baleines sont couchées le long du manche avec l'étoffe. Dans ce cas-là, vous vous servez de mon appareil comme d'une canne. Crac ! il pleut ! Vous poussez le petit étui le long du manche, les baleines se tendent, l'étoffe aussi. Vous interposez cet abri improvisé entre vous et le ciel, et vous voilà garanti de la pluie.

Ce n'est pas plus difficile que ça, mais il fallait le trouver.

Je vous fais le pari qu'avant trois mois mon instrument est dans les mains de tout le monde. On pourrait en établir à tous les prix, en coton pour les classes pauvres, en soie pour les personnes aisées.

Ce n'est pas le tout d'inventer, il faut baptiser son invention. J'avais songé à des mots grecs, latins, comme on en fait dans la science. Puis j'ai réfléchi que ce serait prétentieux.

Alors, je me suis dit : Voyons, j'ai fait une invention simple. Mon appareil est destiné à parer la pluie, je l'appellerai parapluie.

Mais je cause, je cause. Je vais prendre mon brevet au ministère ; je n'ai pas envie qu'on me vole mon idée. Car, vous savez, quand une idée est dans l'air, il faut se méfier.

ALPHONSE ALLAIS.

LE BAISER

Voler un baiser, bien.

Acheter un baiser, stupide.

Deux fillettes s'embrassant, gaspillage.

Ne pas s'embrasser du tout, mauvais goût.

Embrasser sa sœur, nécessité.

Embrasser son épouse, punition (pas toujours).

Être surpris à embrasser, terrible.

Embrasser le bébé, pas satisfaisant.

Embrasser une femme laide, courageux.

Embrasser sa mère, le baiser le plus pur.

Embrasser sa fiancée, naturel.

Embrasser une vieille tante riche, hypocrisie.

Embrasser une jeune fille jolie, des péchés et de la crème.

Embrasser la femme de son voisin, bon mais pas bien.

JEUX D'ESPRIT

ENIGME

Lecteur, je m'annonce avec bruit
 Et sans jamais causer d'alarmes ;
 Pourtant, l'effet qui me produit
 Fait bien souvent verser des larmes ;
 Je me répète quelquefois,
 Mais toujours dépourvu de grâces ;
 Et le plus séduisant minois
 Fait par moi d'horribles grimaces ;
 Je fais goûter quelque plaisir ;
 Un rien comme lui me fait naître,
 Et l'instant qui me donne l'être
 Tout aussitôt me voit mourir ;
 Mais il est temps que je finisse,
 Mon récit t'a rendu rêveur ;
 Courage, allons, mon cher lecteur !
 Bon, t'y voilà ! Dieu te bénisse !

Solutions des derniers problèmes

LOGOGRIPE : Ane, an, ange.

DEVINETTES : 1 Reculer devant une horloge
 qui avance. 2 C'est le *fa bemol* parce qu'il
 vaut *mi*. 3 Il faut graisser la roue pour
 l'empêcher de crier, tandis qu'il faut *grais-*
ser la patte de l'avocat pour le faire parler.
 (canadien !)

ECHOS ET NOUVELLES

On sait que Verdi fait construire à ses frais
 un asile pour les vieux artistes pauvres, mais
 ce qu'on ignore, c'est que le bienfaisant compo-
 siteur destine une grande partie de sa fortune
 à cette œuvre. L'asile sera complètement ter-
 miné dans quelques mois et pourra donner abri
 à une centaine de personnes qui auront à leur
 disposition de vastes chambres d'habitation,
 une salle de concert, etc., etc., et une chapelle.

M. Camille Boito, le frère du compositeur,
 est chargé du travail qui coûtera plus de cinq
 cent mille francs. Verdi a pris, en outre, des
 dispositions testamentaires qui assurent à son
 œuvre un revenu annuel de 70,000 francs.

Malgré son âge avancé, 85 ans, M. Verdi se
 rend toutes les semaines de Sant'Agato à Milan
 pour surveiller le progrès des travaux.

Si vous voulez voir la maison fin-de-siècle
 par excellence, la maison de demain, allez à
 Berlin où le célèbre physicien Siemens s'est fait

dernièrement aménager un hôtel électrique.

L'électricité, en effet, est pour ainsi dire
 l'âme même de cette maison. Non seulement
 toutes les pièces en sont éclairées à l'aide de
 lampes incandescentes, mais encore le chauffage
 des appartements est assuré au moyen de ra-
 diateurs électriques d'un modèle tout à fait
 nouveau.

Cuisine à l'électricité, lessive à l'électricité,
 repassage du linge de maison à l'électricité. La
 fée du jour préside à tous les services domes-
 tiques.

De plus, le professeur Siemens a fait instal-
 ler entre sa cave, sa cuisine et sa salle à man-
 ger un véritable petit chemin de fer, dont les
 wagons, fonctionnant à l'aide d'accumulateurs,
 font l'office de monte-plats et de monte-bou-
 teilles.

On annonce l'apparition prochaine à Paris
 d'un journal quotidien, entièrement rédigé par
 des femmes. Comme il n'y a rien de nouveau
 sous le soleil, on ne sera donc pas étonné
 d'apprendre que cela n'est pas sans précédents.

Déjà l'année 1848 avait vu éclore nombre de
 journaux exclusivement féministes. Citons :

« La voix des femmes, rédactrice en chef,
 Eugénie Niboyet.

L'Opinion des femmes, directrice Jeanne De
 roin.

La Politique des femmes, directrice Désirée
 Gay.

Dans le programme de cette dernière feuille,
 on pouvait lire cette phrase suggestive : Notre
 politique a été toute de ruse et de dissimulation
 dans le passé. Faisons qu'à l'avenir, elle soit
 toute de conciliation et de franchise !

Quant à la « République des femmes » elle
 publiait le *Chant du Départ* du sexe féminin :

En avant ! Délivrons la terre
 Des tyrans trop longtemps debout !
 A la barbe faisons la guerre :
 Coupons la barbe . . . Coupons tout !

Espérons que le nouveau journal annoncé
 sera fait . . . avec moins de coupures !

IMMENSE VOGUE

L'immense vogue du *BAUME RHUMAL*
 est due à la rapidité avec laquelle il agit dans
 les cas de rhumes opiniâtres, toux persistante,
 grippe, bronchite. Sûr, efficace, économique,
 il est à la portée de tous.

TRESOR DE LA MENAGERE

MUCILAGE.—On obtient un mucilage de qualité vraiment supérieure en faisant dissoudre de la glu liquide dans un égal volume d'eau et de fort vinaigre et en y ajoutant le quart de pareille quantité d'alcool avec un peu d'alun dissous dans de l'eau. Le vinaigre agit par l'acide acétique qu'il contient. Cet acide empêche la glu de se coaguler au froid ; on obtient cependant le même effet par l'addition d'un peu d'acide nitrique. Un certain nombre des préparations offertes en vente ne se composent souvent que de farine ou d'amidon bouilli auquel on a ajouté de l'acide nitrique pour empêcher la coagulation.

LIMONADE MOUSSEUSE.—Faites bouillir deux livres de sucre blanc dans une chopine de jus de citron ; embouteillez et bouchez. Mettez une cuillerée de ce sirop dans un verre rempli d'eau froide, ajoutez environ vingt grains de bicarbonate de soude (gros comme un pois de soda à pâtisserie) et buvez.

GATEAU MARBRÉ.—*Pâte Blanche* : Les blancs de trois œufs, une demi-tasse de beurre, une demi-tasse de sucre, deux tasses de farine, une demi-cuillerée à thé de soda, une cuillerée à thé de crème de tartre.

Pâte Brune : Les jaunes de trois œufs, une tasse de mélasse, une demi-tasse de beurre, deux tasses de farine, une demi-cuillerée à thé de soda, un tiers de tasse de lait, et aromatisez avec un mélange d'épices, tels que clous, muscade, cannelle. Beurrez le vaisseau et déposez-y alternativement des rangs de pâte brune et de pâte blanche, cette dernière sur le dessus.

CIDRE CHAMPAGNE.—Une erreur considérable s'est glissée dans cette recette que nous avons donné il y a une quinzaine. Nous le répétons aujourd'hui corrigée.

Bon cidre, vingt gallons ; alcool, un gallon miel ou sucre, six livres. Mélangez et laissez reposer quinze jours ; puis clarifiez avec du lait

écramé. Mise en bouteilles étiquetées et cassées, cette liqueur a l'apparence et le goût du vrai champagne. Elle est très mousseuse.

POUR LES BAIGNEUSES

—o—



Mesdames

La vague est devenue insupportablement froide, et vous êtes réduites à prendre vos douches dans la chambre. L'anneau déluge à jets concentriques de Kelly, vous permettra cette toilette sans les inconvénients qu'elle présentait auparavant. Grâce à cet appareil, vos cheveux ne seront pas mouillés ; vous n'éclabousserez ni les murs, ni le parquet. L'anneau déluge avec tube en caoutchouc, complet : \$2. Pour recevoir franco, ajouter 25 cents.

Fabriqué par Ths. Kelly, Bros, 210 Madison Street, Chicago. Dépositaire au Canada, W. Gascon, St-Jérôme.

Prenez note

M. Chs. Desjardins, 206, rue Wolfe, est notre agent-général pour Montréal et la banlieue. Il est autorisé à prendre des abonnements et à en percevoir le prix.

Nos abonnements, dans la ville de Montréal, sont payables mensuellement à notre agent—(10 cents par mois)—ou en bloc par lettre fermée adressée directement à nos bureaux.

Envoi d'un spécimen gratuit sur demande.

COUPON-PRIME

✠ L'Égalité ✠

BULLETIN D'ABONNEMENT

Je, soussigné,
demeurant à rue.....
comté..... province.....
déclare souscrire à un abonnement de.....

A

L'EGALITE

Ci-joint \$..... en mandat, argent ou timbres-poste
pour l'abonnement et la prime. Numéro de la prime désiré :

Date.....

Signature :.....

Le Courrier des Etats-Unis

SEUL JOURNAL D'AMERIQUE

Publiant des dépêches spéciales de son correspondant de Paris, les dépêches de France et autres pays d'Europe de tous les grands journaux de New-York ainsi que les dépêches de la presse associée de toutes les parties du monde.

CONDITIONS D'ABONNEMENT

PRIX DE L'ABONNEMENT POUR LES ETATS-UNIS ET LE CANADA

Payable invariablement d'avance

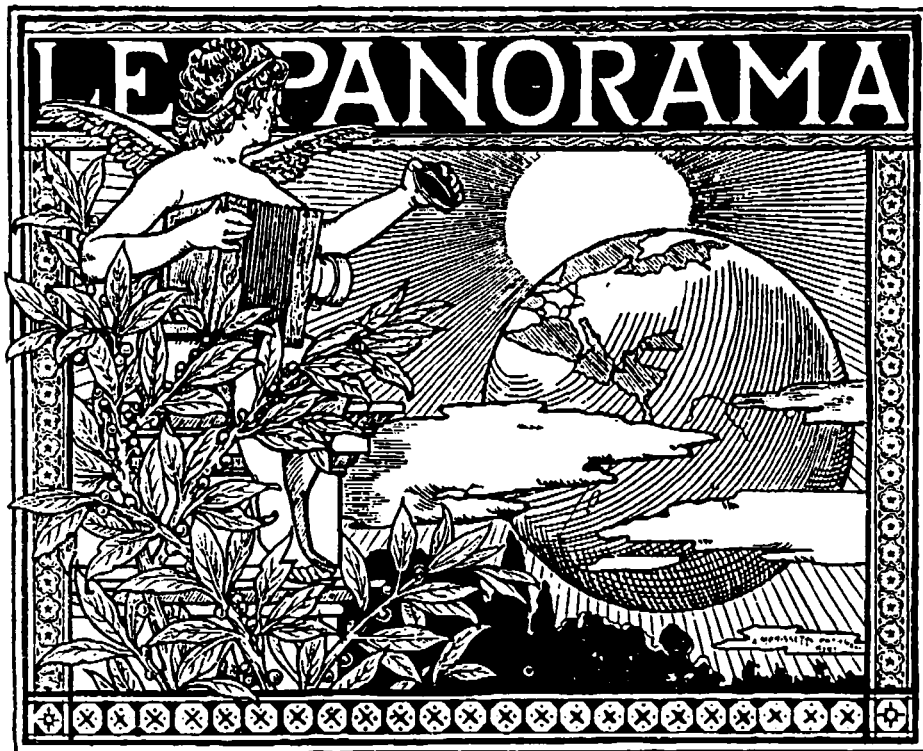
	Un An	Six mois	3 mois
Edition Quotidienne (Courrier du Dimanche compris)	\$12 60	\$6 30	\$3 40
Courrier du Dimanche (paraissant le dimanche matin)	2 50	1 50	
Edition Hebdomadaire (paraissant le mardi matin)	5 20	2 60	1 50

Les abonnements partent du 1er et du 15 de chaque mois

Nous engageons nos correspondants à faire leurs remises par Chèques, Traités, Mandats-Poste (Money-orders), ou Express-Money-Orders à l'ordre de

H. P. Sampers & Co.,

195 et 197, Fulton Street, NEW-YORK.



PRIMES

PREMIÈRE SÉRIE — A tous nos abonnés pour douze, pour six et même pour trois mois, ainsi qu'à tous les lecteurs au numéro porteurs de notre coupon de prime, nous offrons un riche album du dernier

Panorama-Salon de 1897

Le Panorama reproduit les œuvres les plus importantes, — Peinture et Sculpture — exposées en mai et juin 1897 au Palais des Champs-Élysées et du Champ de Mars, à Paris. Une notice de M. Gaston Schéfer, critique d'art, accompagne chaque gravure. Le Panorama-Salon, avec ses seize belles photogravures en teintes variées, d'un travail irréprochable et d'un goût si exquis constitue une œuvre d'art vraiment riche et digne de figurer sur la table de n'importe quel salon. Aucun journal ou revue n'a encore offert, à titre gracieux une pareille prime à ses lecteurs. Nous la donnons absolument à tout abonné d'un an, de six mois ou de trois mois qui remplira le bulletin ci-contre et nous l'adressera avec le prix de l'abonnement et 5 cents pour l'expédition de la prime franco à domicile. Nous la donnons également à tout acheteur au numéro qui détachera le coupon-prime ci-dessous et nous l'enverra avec 15 cts en argent ou en timbres. *On envoie facilement sous enveloppe de la même monnaie renfermée dans un morceau de vieux journal.*

Adresser lettres et mandats à M. le Directeur de l'ÉGALITÉ, à St-Jerome,
Bureaux à ST-JEROME, Terrebonne, P. Q. Place du Marché. Tel. 35